

■ philo ado

À *Emanuele Mariani*

# AVOIR PEUR

par Stéphanie Vermot-Petit-Outhenin

**Direction de collection**

Marie-France Hazebroucq

**Conception éditoriale**

Anne Fitamant Peter

**Conception graphique**

Stéphanie Boulay

**Relecture correction**

Hélène Fitamant Gaudin

**Mise en pages**

Pierre Léger

**Gravure**

Point 4

**Édition**

Anne Fitamant Peter et Thomas Bout

© 2012, éditions Rue de l'échiquier  
40, rue de l'échiquier, 75010 Paris  
[www.ruedelechiquier.net](http://www.ruedelechiquier.net)

ISBN : 978-2-917770-40-5  
Dépôt légal : août 2012

■ ■ ■ ■ ■  
Rue de l'échiquier  
■

# AVOIR PEUR

● Depuis son accident de voiture, Maud a *peur* de conduire. Il faudrait la payer cher pour qu'elle reprenne le volant, déclare-t-elle. Florent, lui, *crain*t que son projet de voyage en Australie ne puisse se réaliser, faute de ressources suffisantes. Il adorerait partir à la découverte de ce pays, où il ne *redoute* qu'une seule chose : l'omniprésence apparente d'animaux dangereux, depuis les requins qui sèment la *terreur* dans la mer jusqu'aux araignées vénéneuses remplissant la même mission sur la terre ferme... Rien qu'à imaginer son face-à-face avec l'un de ces insectes, l'*effroi* paralyse Florent de la tête aux pieds ! Sa mère, elle, *s'inquiète* à la perspective d'un séjour dans une terre si lointaine, où il pourrait arriver, selon elle, n'importe quoi. Peur des accidents, de certains animaux, peur du futur, de ce qu'on ne connaît pas, ou que ce à quoi l'on aspire le plus ne se réalise pas... Une seule émotion : la peur, aux multiples objets mais aussi aux multiples facettes, de la crainte à la terreur, de l'inquiétude à l'effroi, en passant par l'angoisse...

Il y aurait donc plusieurs façons d'avoir peur. Qu'est-ce qui les distingue entre elles, mais quel est, aussi, leur point commun, qui les rattache toutes à une même émotion, la peur ? En quoi la crainte, la terreur, etc., en sont-elles à la fois des nuances, et des émotions spécifiques ? Certes, il est évident que la terreur ou l'épouvante provoquent des sensations beaucoup plus violentes que la simple peur. Mais l'intensité de l'émotion est-elle le seul critère de leur distinction, comme si, par exemple, la terreur n'était qu'une grande peur, et l'inquiétude une peur modérée ? Autrement dit, s'il existe une « échelle de la peur », elle serait la cause de la multiplicité des termes désignant la peur. Pourtant, entre la frayeur et l'effroi par exemple, il ne semble pas y avoir vraiment de différence d'intensité. Alors, qu'est-ce qui distingue ces émotions entre elles ? Est-ce leur objet ? Mais une même chose ne peut-elle pas provoquer plusieurs émotions différentes — comme le voyage en Australie de Florent, qui soulève en lui la crainte d'un côté, l'effroi de l'autre, tandis qu'il inquiète sa mère ?

Ne dit-on pas, toutefois que, si la peur a un objet, l'*angoisse* n'en a pas ? N'est-ce pas alors du côté du sujet, de celui qui éprouve une forme de la peur plutôt qu'une autre, qu'il faut aller chercher la différence entre toutes ces émotions ? Lorsque je dis que *j'ai peur* et que *je m'angoisse*, je me rends bien compte que ce n'est pas la même chose. Pourtant, dans les deux cas, aussi bien que dans celui de Maud qui a peur, et de la mère de Florent qui s'inquiète, je témoigne à la fois d'une certitude et d'une incertitude : je suis certain de ce que j'éprouve, de la menace que je pressens (même si, dans l'*angoisse*, j'en ignore la nature exacte), mais je ne sais ni si, ni comment cette menace va se réaliser. Que j'aie peur, ou que je sois angoissé, je me tiens, le temps de l'émotion, au bord d'une sorte de gouffre, dans l'expectative de ce qui risque de surgir de cet espace vide, que je perçois, qui m'apparaît comme menaçant, mais dont je ne peux, au mieux, qu'imaginer ou anticiper le contenu.

La peur, quelle qu'elle soit, prendrait ainsi naissance dans ce vide dont la perspective, à la fois, m'étourdit

et m'effraie. Mais que nous apprend la *peur du vide* ? S'assimile-t-elle à la simple peur de tomber, ou est-elle, au contraire, de l'*angoisse* ? Quel est cet inconnu qui m'effraie tant ? Est-ce l'avenir, à propos duquel je ne peux jamais avoir de certitude définitive, quel que soit le soin que je mets à le préparer ? Mais à cette *peur du lendemain*, s'ajoute également la *peur de choisir* : c'est justement parce que je ne suis jamais certain de ce qui m'attend que mes choix en deviennent, parfois, si difficiles. Qui me garantit que ce que je décide de faire aujourd'hui, sera encore, demain, une bonne décision ? Alors, ce serait la peur de me tromper qui m'arrêterait parfois, lorsque, apparemment indécis, je balance entre deux choix ? Ou, au contraire, cet espace vide qui me donne le vertige ne serait autre que l'horizon des possibles, si vaste qu'il me fait frissonner et devant lequel je suis, fondamentalement, seul ?

Car ce vide m'affole dès lors que je prends conscience de ma *liberté*, c'est-à-dire de mon infinie capacité à faire le mal comme le bien, et à devoir ensuite en répondre. Cet immense espace tout à construire

qu'est ma vie, comment le remplir ? Mon existence se met alors à peser très lourd entre mes mains : aurai-je assez de force, à moi tout seul, pour la justifier ? Pour prendre mon courage à deux mains et me mettre à l'œuvre ? Ou succomberai-je à la tentation de m'en remettre à autrui, préférant la soumission à l'autonomie ? Mais si vivre est inquiétant... *mourir* ne l'est-il pas tout autant ? Tout le problème, d'ailleurs, ne vient-il pas du fait que nous sommes tous, un jour ou l'autre, condamnés à mourir ? Certes, comme dit Épicure, la mort, qui n'est somme toute qu'un événement physique auquel nous n'assisterons pas, puisque nous nous serons éteint, n'est « rien ». Mais n'est-ce pas justement ce « rien » qui est si affolant, parce qu'il évoque le néant de notre destruction ? Cette peur d'être détruit — d'être tué, blessé, d'être atteint en plein cœur, que ce soit physiquement ou moralement, n'est-elle pas à la source de bien des peurs ? Toutes les peurs renverraient-elles, alors, à la peur de mourir ?

Si l'incertitude — de ce qui m'attend, de ce qui va arriver — semble prédominer dans la peur, dans

certains cas, pourtant, ne sont-ce pas, justement, de trop grandes certitudes qui me dictent ma conduite ? Lorsque, par exemple, je me dresse, plein d'arrogance, face à celui qui ne me ressemble pas et dont la différence devient source d'inquiétude ? C'est ainsi que, aussi bien individuellement qu'en groupe, poussé par sa *peur de l'autre*, l'homme s'est posé, tout au long de l'histoire, comme absolu par rapport à tout ce qui diffère de lui d'une façon ou d'une autre, culturellement, socialement, religieusement... le conduisant, dans la plupart des cas, à exercer sa domination sur autrui pour mieux le rejeter, c'est-à-dire le contrôler, et s'assurer ainsi sa propre intégrité. Or, pour soumettre l'autre, quoi de mieux que de le *terroriser* ? La peur pose ainsi la question de ces régimes politiques régnant par la force de la *terreur*. D'un autre côté, malgré ce besoin de le dominer, n'ai-je pas terriblement besoin d'autrui ? Et ma *peur d'être abandonné* n'est-elle pas au moins aussi forte que ma peur de ce qui ne me ressemble pas ? En d'autres termes, comment la peur m'éloigne-t-elle et me rapproche-t-elle des autres à la fois ?

La peur, ainsi, n'est pas seulement une émotion individuelle, voire purement subjective : elle met en question mon « être-au-monde », mais aussi les rapports des hommes entre eux ; elle se mêle de l'existence de chacun, certes, mais aussi des régimes politiques, des mouvements de masses ; elle fait son apparition sur la scène publique et devient, ainsi, une composante de la vie sociale que chacun se doit, d'une façon ou d'une autre, d'affronter. Mais comment affronte-t-on la peur ? Doit-on l'ignorer et foncer, comme les super-héros des bandes dessinées ? Le courage consiste-t-il à « n'avoir peur de rien », ou au contraire peut-il être courageux d'avoir peur ? Et pour être courageux, suffit-il que notre raison prenne le pas sur la force de l'émotion ?

On peut toutefois se demander si la raison a vraiment le pouvoir de nous délivrer de la peur. La science elle-même, quelle que soit la solidité des connaissances — et donc de notre maîtrise sur la nature — qu'elle nous garantit, n'a-t-elle pas aussi un côté angoissant, ne représente-t-elle pas, par ses

abus, une menace pour l'homme et pour l'univers ? Mais alors, si même la science peut devenir un péril, ne doit-on pas *craindre le pire* pour l'avenir de la planète ? Pourtant, craindre le pire, cela ne signifierait-il pas vivre dans la peur ? À moins que la peur, dans sa fonction de signal d'alarme, ne devienne le moyen, justement, comme le soutient Hans Jonas, d'adopter une attitude « éclairée » et ainsi de se responsabiliser en vue d'un monde meilleur...